Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 24 (1987)
Heft: 848

Artikel: Mythologies : le développement : pour quoi faire?
Autor: Dubuis, Catherine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1019452

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MYTHOLOGIES

Le développement : pour quoi faire ?

■ Voici un livre fascinant [1], parce qu'il nous invite à "penser autrement", ou, comme le dit Gilbert Rist, professeur à l'IUED [2], qui présente les textes de ce recueil, à "s'exiler de la pensée ordinaire". - Combien de fois n'ai-je pas rêvé, face à telle "illumination" de Rimbaud, d'être débarrassée du carcan cartésien qui m'aveuglait, et de "voir, lire, penser chinois, nègre, polynésien ! Peut-être le texte se serait-il ... illuminé ? - Oui, ce recueil nous pousse, nous bouscule à "penser à côté" le problème du développement, à explorer une démarche à proprement parler "hérétique". Ajoutons que cette réflexion est menée de conserve par six universitaires formés à l'étude des problèmes du développement et qui scient joyeusement la branche sur laquelle ils sont assis. Mais d'où pourrait surgir la réflexion provocatrice salutaire, si ce n'est du sérail même ?

Un serpent qui se mord la queue

Pourquoi le développement, les discours et les pratiques qu'il engendre, ne seraient-ils pas un mythe de l'Occident moderne ? Pour lancer le débat, le livre débute par un conte qui prétend, sous forme de fable, illustrer trois concepts clés sur lesquels repose la notion de développement en Occident : ordre, égalité, bien-être. Ces trois concepts ne sont pas sans dommage exportés dans les pays en voie de développement. Ils contribuent à la "désorganisation du tissu social, à l'expropriation des savoirs locaux et à l'accroissement de la misère". Malheureusement, ces concepts, que l'on pourrait qualifier de mythèmes constitutifs du mythe du développement, trouvent auprès des "élites" au pouvoir dans les pays du tiers monde une faveur qui, loin de prouver leur valeur intrinsèque, met seulement en évidence le degré d'occidentalisation de ces mêmes "élites". Présenté ainsi, le développement ressemble fort à un serpent de mer qui se mord la queue...

Reprenons les articles du recueil, dans l'ordre. Dominique Perrot, chargée de cours à l'IUED, examine les présupposés que véhiculent les discours sur le développement (et à cet égard, l'article sur l'aide au développement paru dans le numéro 845 de Domaine Public participe de la même mythification...). Par une analyse très fine, qui emprunte aux meilleures sources de la linguistique (Ducrot, Rerbrat-Orecchioni, Bourdieu), D. Perrot dégage les quatre présupposés, implicites par essence, qui sous-tendent l'ensemble des discours sur le développement :

1) le développement existe (présupposé d'existence)
2) le développement est souhaitable
3) le développement est universel (héritage de "l'homme universel" des Lumières)
4) le développement est connu / connaissable (présupposé épistémologique).

A partir de là, malgré les échecs, qui signifient "non pas tant l'échec du développement que celui des gens à se développer", l'institution se reproduit sans véritable remise en question critique. La seule réflexion qui aurait quelque chance d'être opératoire pourrait se formuler ainsi : "Quel est le concept spécifique à chaque culture qui ait la même fonction socialement existentielle que celle qu'a le concept de développement pour l'Occident ?" Seule façon peut-être de sortir d'un ethnocentrisme arrogant et nuisible.

Une mécanique infernale

Les "réflexions sur le "bien-être" comme concept ethnocidaire" de Serge Latouche (professeur d'économie politique à la Faculté de droit de l'Université de Lille II et à l'Institut d'études au développement économique et social de l'Université de Paris I) mettent en évidence le dogme selon lequel l'homme est essentiellement un animal consommateur de produits. On améliorera donc son état en augmentant le PNB par tête. "Cette approche, dit S. Latouche, cache une mécanique infernale de domination ethnocidaire", car elle manifeste l'impérialisme incontesté de l'économique, aux dépens du culturel, qui n'est pas quantifiable. Le *mode de vie* se ramène en fin de compte à un *niveau de vie*, qui est celui de l'Américain moyen ; et la recherche du bien-être met en scène "la transsubstantiation mystifiante de l'avoir en être".

Fabrizio Sabelli, professeur à l'IUED et à la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel, cherche à dégager les "fondements mythiques de la pensée ordinaire sur le développement" sous la forme d'un dialogue avec un interlocuteur dont la parole véhicule les présupposés désignés plus haut. Perdue dans un ensemble de discours rhétoriques, la signification du concept de développement se noie peu à peu, son contenu est de moins en moins déterminé. Est-ce un objectif à atteindre, qui s'éloigne de plus en plus ? Est-ce une pratique, une démarche qui vise à instaurer les trois concepts clés, ordre, égalité, bien-être ? On ne sait trop. Ce qui est sûr en revanche, dit F. Sabelli, c'est que le discours "anti-développement" est impossible à tenir, parce qu'il n'y a pas de destinataire pour le message qu'il véhicule : "Il nie les bases de notre édifice mythique" (cf. le développement existe, il est bon, universel, connaissable / connu) et de ce fait irrecevable. Il reste donc au niveau du jeu de l'esprit, car non compris et non partagé. En effet, pour que la communication se fasse, c'est une évidence, il faut être deux. Sinon le discours tombe dans le solipsisme ou la délectation morose.

Les immortels principes de 89

Gérald Berthoud, professeur à l'Institut d'anthropologie et de sociologie de l'Université de Lausanne, relève ce que le développement cache souvent de violence étatique : la transformation matérielle qu'il apporte ne peut que s'accompagner de changements sociaux et culturels conformes au modèle occidental. Les liens sociaux de nature communautaire, par exemple, ou hiérarchique, existant dans les pays "à développer" sont des obstacles à l'affirmation de droits comme la liberté et l'égalité (les "immortels principes de 89"...). Il faut donc écarter ces obstacles, voire les détruire. On assiste alors à la désintégration d'un environnement culturel, à la destruction, toujours dramatique, d'une totalité sociale, à son anéantissement culturel. Sur ce plan, le développement fait autant de ravages qu'autrefois le colonialisme.

Enfin, Véronique Bruyère-Rieder, licenciée ès lettres, diplômée de l'UIED, retrace le "développement de l'ordre", un des concepts clés qui soutiennent le mythe du développement et qui trouve, lui aussi, son expression exemplaire dans l'entreprise de l'*Encyclopédie* au XVIIIe siècle. A l'aide d'un exemple de classification chinoise, qui ne répond à aucun de nos critères cartésiens de classement, V. Bruyère-Rieder met en évidence "notre incapacité, sur le plan théorique, à laisser le réel côtoyer l'imaginaire, l'ombre la lumière, le naturel l'objectif, le social l'artefact". Prisonniers de nos concepts scientifiques, de nos normes linguistiques, de nos principes mathématiques ou logiques, nous sommes complètement désemparés devant une classification qui répond à de tout autres critères. Ce à quoi nous n'avons pas assez réfléchi, c'est qu'il en va de même de nos discours, issus du mode de penser occidental, pour quiconque ne partage pas la même "grammaire" ; notre grande erreur est d'avoir cru que ce mode était de portée et de valeur "universelles" et d'avoir voulu imposer au monde la "tyrannie d'un logos classifiant".

Donnons à Gilbert Rist le mot de la fin : "La notion de "développement", telle qu'elle est véhiculée par la pensée ordinaire, nous paraît avoir atteint les limites de son pouvoir explicatif. Trop d'échecs répétés ont miné son fondement. [...] En dévoilant la nature mythique du "développement", on ne met pas, magiquement, un terme aux drames contemporains. On s'efforce de les penser autrement, on multiplie les regards que l'on porte sur eux, on cherche à prendre au sérieux leur complexité."

Catherine Dubuis

(1) *Il était une fois le développement....* Textes réunis et présentés par Gilbert Rist et Fabrizio Sabelli, Ed. d'En Bas, Lausanne, 1986, 152 p.

(2) Institut Universitaire d'Etudes du Développement, Genève.

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Littérature subversive

■ Je l'avoue : j'ai été et je reste quelque peu réticent devant ce qu'on appelle "le nouveau français". Toutefois, voyant de quel côté viennent les attaques les plus furieuses, et quelles sont ces attaques, je me demande si je ne vais pas être amené à réviser mon jugement... Soit la brochure *Le nouveau français : ruine ou renouveau ?*, publiée par l'Association vaudoise des parents chrétiens. Parmi beaucoup de considérations dont je ne saurais juger, j'ai été retenu par un paragraphe concernant la *littérature*, que j'enseigne depuis 30 ans "Les Sartre et autres Boris Vian", y est-il dit à propos de l'école secondaire d'aujourd'hui, "y sont plus importants que les auteurs classiques ou médiévaux. Ces auteurs seront oubliés dans dix ans (Sartre et Vian, donc ; la phrase n'est pas claire) alors que les classiques seront toujours à la mode..." En vérité je n'en sais rien ! Je me suis toujours persuadé que vivant en 1840, je n'aurais pas deviné que Nerval et Stendhal étaient destinés à survivre, alors que Pixérécourt serait complètement oublié...

Mais passons. Ce qui me frappe ici, c'est le "jugement universel" : *les* auteurs classiques !

Tous les ? Quels auteurs classiques ? J'imagine qu'on veut parler de Descartes et de Pascal ; de Corneille, de Racine et de Molière ; de La Fontaine, La Bruyère, Boileau et quelques autres. Or je remarque que j'ai de plus en plus de peine à faire *passer* certains de ces auteurs.

Mais continuons : "...les classiques seront toujours à la mode. Mais ils ont un tort, ils ne sont pas contestataires, ils ne s'attaquent pas aux prétendus tabous de notre temps." Autrement dit, ce qu'on voudrait, ce serait une littérature respectueuse, bien-pensante, morale, édifiante...

Fort bien. J'ai un second aveu à vous faire : l'autre jour, j'ai présenté dans l'une de mes classes (composée en majorité de gymnasiennes) l'histoire d'une veuve, qui repère un homme d'un certain âge possédant une belle situation. Elle décide donc de se faire épouser, car il est veuf également, et pour cela, comme elle l'explique à son fils du premier lit, elle couche avec le vieillard, s'arrangeant à le faire *jouir* (on pourrait dire *reluire*, pour employer le langage des respectueuses), sans se faire engrosser. Ce qui n'est pas évident, comme on aime à dire aujourd'hui. Après quoi, elle obtient à force de caresses qu'il déshérite son propre fils et adopte le garçon qu'elle a eu de son premier mariage... Après quoi, elle le fait disparaître, aussi discrètement que possible...

Un récit, comme vous voyez, qui ne craint pas de s'attaquer aux tabous, etc ! Cela s'appelle *Britannicus*, d'un certain Racine.

Dieu merci, personne n'y voit rien, ni les gymnasiens, ni leurs parents chrétiens ou non. Tout est dit en termes si galants : "Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse..." !

Or que serait-ce si j'avais entendu *auteurs classiques* au sens large ! Pas contestataires, Rousseau ? Voltaire, Diderot ? Pas contestataires, Hugo, Sand ou Zola ?

Si vous lisiez un peu les textes ?